

Les Films du Nouveau Monde – Ali n’ Productions – Velvet Films – Snowglobe
présentent



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

LE BLEU DU CAFTAN

Un film de MARYAM TOUZANI

AVEC LUBNA AZABAL
SALEH BAKRI
AYOUB MISSIOUI

Couleur / Format : 1.85 / Durée : 124 minutes

DISTRIBUTION

Cinéart
72-74, rue de Namur
1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 245 87 00
info@cinéart.be

RELATIONS PRESSE

Heidi Vermander
heidi@cinéart.be
Tél. : +32 (0)475 62 10 13

Matériel presse téléchargeable sur www.cineart.be

SYNOPSIS

Halim est marié depuis longtemps à Mina, avec qui il tient un magasin traditionnel de kaftans dans la médina de Salé, au Maroc. Malgré le secret porté par Halim, le couple vit en paix. Mais la maladie de Mina et l'arrivée d'un jeune apprenti viendront bouleverser cet équilibre. Unis dans leur amour, chacun va aider l'autre à affronter ses peurs.

Halim (Saleh Bakri) heeft samen met zijn vrouw Mina (Lubna Azabal) een traditionele kaftanwinkel in de medina van Salé, Marokko. Zijn authentieke handwerk levert schitterende kaftans op. Hun hele huwelijk lang leven ze al met een geheim, maar desondanks heeft het echtpaar een enorme genegenheid voor elkaar. Mina's ziekte en de komst van Youssef, een nieuwe leerling die het vak wil leren, zorgen er voor dat dit fragiele evenwicht onder druk komt te staan. Verenigd in hun liefde, helpen ze elkaar om hun angsten onder ogen te zien.

ENTRETIEN AVEC MARYAM TOUZANI

Comment est né *Le Bleu du caftan* : de choses vécues autour de vous ou purement de votre imagination ?

Je fonctionne beaucoup au ressenti, à l'inspiration, je n'intellectualise pas au moment de l'écriture. Pendant les repérages d'*Adam*, mon précédent film, j'ai fait une rencontre décisive dans la médina de Salé avec un monsieur qui tenait un salon de coiffure pour dames. Il a beaucoup inspiré le personnage d'Halim (Saleh Bakri). J'ai ressenti quelque chose de l'ordre du non-dit dans sa vie, quelque chose d'étouffé par rapport à qui il était dans son for intérieur, et qui il essayait d'être face au monde, dans un milieu très conservateur. Je me suis retrouvée à imaginer sa vie, car je n'ai jamais osé lui poser des questions personnelles, cela aurait été trop intime. Mais j'ai passé beaucoup de temps avec lui et il m'a profondément marquée.

Un jour, cette histoire a pris forme et est devenu nécessaire à raconter, une histoire qui devait s'écrire sans qu'on y pense de manière rationnelle ou logique.

Sur le chemin de cette écriture, j'ai eu la chance d'avoir le regard de Nabil, avec qui je partage ma vie mais aussi une passion. Dans son regard, toujours bienveillant, acéré, et sensible, j'ai pu être confronté à moi-même, accompagnée dans l'évolution de mes personnages et de mon histoire, poussée dans mes retranchements...

Pourquoi votre coiffeur est-il devenu *maalem*, maître tailleur de caftan dans le film ?

Je possède un ancien caftan qui appartenait à ma mère et qui m'a toujours fasciné. Petite fille, je trouvais ce caftan magnifique et je me disais qu'un jour, je pourrais le porter. Les années ont passé et un jour, je l'ai porté et je me suis rendue compte à quel point ces choses-là avaient une valeur parce qu'elles se transmettent de générations en générations, et qu'elles racontent une histoire. Celle de la personne qui l'a fabriquée, des jours et des mois passés dessus, comme si une partie de l'âme de cet artisan y laissait son empreinte. Pour être ensuite imprégné par celui ou celle qui le portera... Le caftan est donc venu prendre sa place dans l'histoire du film...

J'ai un amour pour les métiers d'artisans qui sont hélas en train de disparaître. Il y a quelque chose de très beau dans ces traditions que l'on perd, quelque chose qui raconte qui nous sommes et qui fait partie de notre ADN. Cette part de tradition qu'il faut préserver et protéger, là où d'autres traditions méritent d'être bousculées, questionnées... Ça me touche profondément de voir des activités comme tailleur de caftan s'éteindre parce qu'on vit dans une société qui va trop vite et qui n'accorde plus de temps à ces métiers et ne les valorise pas. Moi, au contraire, j'aime m'arrêter, observer, prendre le temps, et ce type de métiers me procure une forte inspiration. Le coiffeur de Salé est donc devenu maître tailleur de caftans dans mon film.

Halim forme un couple avec Mina (Lubna Azabal). Il règne entre eux une certaine tension latente et Mina semble dominer leur relation. Voulez-vous montrer un couple qui déjoue les conventions ?

Je voulais avant tout montrer une femme qui essaye de protéger son mari et, ce faisant, devenir dominante dans leur couple. A ses côtés, Halim est fragile parce qu'il ressent qu'il est dans l'interdit, parce qu'il n'est pas capable d'affronter le monde. Il se plonge corps et âme dans son métier de tailleur par passion mais aussi pour se protéger du monde. Quand il travaille, il panse ses plaies, il existe. Il fabrique des tenues sublimes qu'il pourra montrer au grand jour, là où il a appris à vivre caché. A côté, Mina est une femme forte. Mais à travers cette force, elle va se rendre compte qu'elle aura contribué à rendre son mari encore plus vulnérable, par amour, en voulant le protéger. Comme une mère qui veut trop couvrir son enfant, et qui prend conscience qu'un jour elle n'existera plus et qu'il devra affronter le monde, seul. Leur relation de couple s'est transformée au fil des ans, Mina est devenue aussi une mère pour Halim. Ils s'aiment autrement, ils ont redéfini leur amour.

Halim est bouleversant : il est très doux, il dégage une forte intériorité, il est le contraire de la figure virile et patriarcale.

Il n'a pas la force de faire face, il est fragile à ce niveau-là, mais une autre force va progressivement naître en lui. C'est le paradoxe de ce personnage, il détient une vraie force dans sa douceur, une force qui va se révéler au cours du film - et à lui-même. A la fin du film, il trouve le courage de faire face au monde, de porter Mina dans les rues de la médina tout en brisant le tabou de la mort pour célébrer la femme qu'il aime, dans une société où on ne touche pas à ces traditions-là.

Au début du film, on pense que l'amour entre Mina et Halim est fané. Puis il y a cette séquence où ils sortent le soir, vont au café, s'amusent ensemble et où on comprend qu'ils s'aiment toujours. C'était important de

faire évoluer vos personnages, de déjouer ce qu'on croit comprendre au début du film ?

Je pense qu'on est trop souvent enfermés dans des carcans. Quelque chose de très profond unit Mina et Halim et pour comprendre cela, il faut être en immersion avec ce couple. Ils s'aiment profondément et se sont toujours aimés, ils se sont soudés de plus en plus au fil des années, ce que l'on découvre dans le film par petites touches. Je ne voulais pas montrer cet amour de manière évidente dès le début du film, le spectateur doit cheminer avec ces personnages et cette histoire, il doit passer du temps avec eux, les observer patiemment, ressentir leur quotidien. On se dit parfois que le quotidien est ennuyeux, mais pour moi, il ne l'est pas du tout. Le quotidien est ce qu'il y a de plus vivant dans nos existences. Nos vies sont tissées de ça, de détails, et l'exceptionnel, on le trouve dans ces détails du quotidien. Il faut savoir ressentir et voir ces choses-là. C'est pour cela que je voulais observer et filmer ce couple dans ses petits gestes quotidiens qui vont les amener vers quelque chose d'extraordinaire.

L'apprenti d'Halim, Youssef, fait irruption dans la vie de ce couple, suscitant le désir d'Halim et la jalousie de Mina. Mais Youssef devient petit à petit une sorte de troisième membre de leur famille. Là encore, il y a une évolution et entre ces trois personnages, il n'est finalement question que d'amour.

L'amour, c'est aussi ce qu'on est prêt à faire par amour, c'est Mina qui est prête à voir que son mari serait plus heureux s'il arrivait à s'aimer, à s'accepter. Oui, Halim est homosexuel, cela fait partie de ce qu'il est, de ses combats et de sa souffrance, car il vit dans une société qui ne l'accepte pas, mais il est avant tout question d'amour. Mina va essayer de libérer Halim de son mal-être, de faire en sorte qu'il s'aime et qu'il s'accepte, qu'il ne vive plus dans la honte. Et quoi de plus beau que d'être accepté tel qu'on est par l'être qu'on aime ? Que ce soit Mina qui comprenne Halim, qui le soutienne, qui l'aide, c'est pour moi essentiel. Mina, qui est une femme religieuse, profondément croyante. Oui, Mina, Halim et Youssef forment un trio amoureux. Youssef arrive dans cette boutique, il est jeune mais il comprend très rapidement que Mina est jalouse et il a une maturité par rapport à ça. Il sait rester à sa place, il n'est pas intrusif, il regarde, il écoute et il comprend assez vite la fragilité de ce couple. Sa place, il va la faire petit à petit, et c'est grâce à Mina que le couple va progressivement l'intégrer. Elle comprend que son mari puisse être attiré par Youssef, elle-même pourrait être attirée en tant que femme. Ainsi quelque chose les unit et Mina fait elle aussi son chemin petit à petit. Elle va mourir, et la certitude de la mort qui arrive lui permet de se poser des questions essentielles, par exemple, qu'est-ce qu'on laisse derrière soi ? Mina veut laisser derrière elle un homme qui s'aime, qui est heureux. Elle doit pour ce faire confronter ses peurs, remettre en question ses certitudes, se transcender. Mina accompagne son mari dans cette renaissance, et Halim l'accompagne vers la mort.

Mina souffre d'un cancer. La maladie est-elle une somatisation ou un symbole de l'absence de sexualité dans son couple ?

Mina vit cette solitude sexuelle, c'est évident que ça la travaille et que ça la transforme. Mais son cancer n'est pas lié à ça. Après une ablation du sein, après s'être battue, elle choisit à un moment de ne pas se faire traiter, elle préfère laisser la vie décider. Je trouve ça beau de laisser la vie faire son chemin. On pense souvent qu'on a la main sur tout, qu'on peut tout contrôler, mais il y a des choses qui parfois nous dépassent. Je ne dis pas qu'il ne faut pas lutter, mais je crois que Mina comprend à un moment que l'issue sera la même quelque soient ses actes. Je voulais que cette maladie entraîne de sa part une réflexion et une prise de décision. Que face à l'inéluctable, elle agisse. Je pense que ça peut être une chance de pouvoir être conscient et remettre en question certains de nos choix, réparer parfois certaines choses.

Le fait qu'elle accepte la mort est-il lié à l'idée du « mektoub » ?

Mina n'est pas passive, elle a décidé de ne pas se soigner, c'est un choix conscient. Peut-être est-ce dû aussi au fait qu'elle est très croyante. Elle a une foi profonde, mais une foi qu'elle a redéfinie. Une spiritualité qui fait sa force. Car du point de vue de la religion, l'homosexualité de Halim est un péché. Cela rentre en conflit avec ce qu'elle ressent, car elle l'aime profondément. Son rapport à la foi va au-delà de ce qui est écrit, du mektoub, au-delà des conventions. Dans cette foi, elle puise la force de faire en sorte que son mari puisse vivre comme il aimerait vraiment vivre.

Le coiffeur qui vous a inspiré vivait avec les non-dits. Votre film aussi est mis en scène autour de non-dits, avec des regards, des silences et des plans qui disent souvent plus que des dialogues.

Je pense qu'on peut raconter tellement de choses à travers les regards, et que les émotions ne doivent pas nécessairement être verbalisées. J'aime les non-dits qui apparaissent à l'image, les mises en scène qui font qu'on puisse ressentir les choses sans les dire. Encore une fois, les détails sont essentiels pour moi. J'aime ne pas mettre des mots sur tout. Dans mes films, j'aime me débarrasser du superflu, de l'explicatif.

L'image du film est superbe, très sensuelle. Pouvez-vous évoquer votre travail avec Virginie Surdej, votre directrice photo avec laquelle vous aviez déjà collaboré sur Adam ?

J'adore travailler avec Virginie, elle est extraordinaire humainement, professionnellement, artistiquement ; c'est un bonheur à chaque fois. Avec elle, on a beaucoup travaillé sur cette sensualité que vous évoquez, je voulais un film sensoriel. Quand Halim touche le tissu, je voulais que les spectateurs ressentent ce tissu, qu'ils soient dans le détail de la couture. Je voulais que l'on soit en immersion dans cet univers qui nous mène vers l'âme d'Halim. A travers le travail, on comprend qui est Halim, sa passion est incarnée. Ce métier est en train de mourir et Halim se bat à sa manière pour le garder en vie. Quand Youssef arrive, Halim sent une lueur d'espoir, de transmission possible. Leur amour commence ainsi, par la transmission d'un savoir. Youssef est fasciné par le maître tailleur, et ça, ça devient rare parce que les jeunes préfèrent se diriger vers d'autres métiers où l'on gagne de l'argent plus facilement et plus rapidement. L'amour de Youssef pour le 'maître' Halim va se transformer en amour véritable pour la personne. Avec Virginie, on a voulu mettre en lumière le travail des *maalem* dans la beauté de ses détails. La lumière traverse les différents lieux et nous aide à aller vers la profondeur des émotions des personnages. Virginie est très à l'écoute des personnages, de ce que j'ai envie de raconter, et l'image est évidemment cruciale dans ce film où tout se passe dans leur intériorité. La lumière nous aide à suivre l'évolution des personnages, de leurs relations ; le film devient de plus en plus lumineux à mesure que les relations se détendent.

Voyez-vous un parallélisme entre l'art du caftan et le cinéma, un même travail méticuleux pour aller vers la beauté ?

A mes yeux, Halim est un artiste véritable, mais dans un monde où il est n'est pas valorisé. Désormais, on préfère fabriquer les caftans à la machine parce que ça coûte moins cher, que ça va plus vite, que c'est plus rentable... Mais Halim est un puriste, quelqu'un qui respecte son art et son métier. Il y a chez lui un respect des matières, des tissus, du détail, qui va jusque dans la recherche des mots justes. Le bleu du caftan, ce n'est pas n'importe quel bleu, c'est le bleu pétrole et pas un autre... Mais Halim est incompris et c'est pour cela qu'il se ferme au monde, qu'il reste dans la bulle de son atelier. Il vit sa passion en solitaire, sous les yeux protecteurs de sa femme.

Comment s'est passée votre collaboration avec Rafika Benmaimoune, la costumière du film ?

Avec Rafika, on a beaucoup travaillé en amont sur le choix des couleurs, celles des caftans comme celles des vêtements des personnages. Halim arbore une élégance innée que je voulais raconter à travers ses habits. Un peu hors du temps aussi. Pour Mina, tous les costumes ont été fabriqués pour le film. Les décors aussi étaient importants. J'adore peindre et composer une séquence est un peu comme composer un tableau, il faut réfléchir à l'équilibre des couleurs, des textures. J'ai passé aussi du temps avec des *maalem*, je les ai observés pour voir comment ils travaillaient le fil, j'ai écouté leurs histoires. L'un d'eux m'a dit qu'il était prêt à travailler même non rémunéré. Il ne pouvait pas vivre sans confectionner les caftans, c'était son oxygène. Il ne trouvait pas d'apprentis depuis vingt ans, il en avait les larmes aux yeux. Un autre maître artisan me racontait comment un des *maalems* avec qui il travaillait avait abandonné le métier pour vendre des œufs au marché ; il en avait le cœur brisé. Tous ces récits m'ont tellement touchée que j'avais envie de témoigner de ça, d'inscrire la beauté de ces métiers dans le film, de leur rendre hommage.

C'est un *maalem* qui a confectionné le caftan du film et dont on voit les gestes en gros plans ?

Oui, Monsieur Lalaami. Dans le film, on va suivre la fabrication du caftan depuis le morceau de tissu jusqu'au résultat final. Ce bleu, je l'ai cherché longtemps, partout. Il m'obsédait. Je trouvais tous les bleus sauf mon bleu pétrole, ça en devenait étourdissant... Par bonheur, j'ai fini par le trouver, au marché Saint pierre, à Paris. Puis, j'ai fait beaucoup de recherches sur la broderie, pour trouver la bonne. Mais je ne trouvais pas ce que je cherchais... Puis un jour j'ai sorti le caftan de ma mère, un vêtement qui a cinquante ans et que je garde précieusement, et là je me suis rendue compte que la broderie que je cherchais était celle-ci... J'ai amené ce caftan au *maalem* et lui ai dit que c'était cette broderie-là qu'il fallait coudre. Ce caftan qui avait marqué mon enfance trouvait sa place, et tout faisait sens. Monsieur Lalaami a pu commencer à fabriquer le caftan et coacher les comédiens. C'était important pour moi qu'ils aient un vrai sens du métier, qu'ils apprennent à manier le fil et l'aiguille, qu'ils passent du temps avec des vrais *maalems* pour ressentir réellement les choses...

Salah Bakri est formidable, dans un rôle quasi-muet où tout doit s'exprimer par le visage et les gestes.

Salah a énormément de talent, de sensibilité. Quand il a lu le scénario, il est tombé amoureux du personnage

d'Halim. Il a vraiment compris qui était Halim, quelles étaient ses déchirures, à quel point il était beau, à quel point il avait des choses à dire au monde. Il a aussi saisi ses zones d'ombre, tout ce qu'Halim vit en cachette, le fait de devoir vivre avec la culpabilité. Halim vit dans une société qui le honnit, dans une religion qui l'exclut, mais il a une femme qu'il aime et qui l'aime, et il ressent de la culpabilité vis-à-vis d'elle. Je voulais éviter tout jugement, il n'y a pas de « bons » et de « méchants » dans ce film : Halim a une vie parallèle clandestine par nécessité. Mais il s'occupe de sa femme avec amour et dévotion jusqu'à la dernière minute, il fait tout ce qu'on peut espérer de mieux de la part d'un être qui nous aime.

Lubna Azabal est remarquable dans un mélange complexe de force et de fragilité.

Mina vit avec ce non-dit de l'homosexualité de son mari, elle l'a accepté, parce qu'elle aime cet homme. Cela dénote une vraie force. Lubna a incarné Mina de manière extraordinaire. En écrivant, j'avais déjà le visage de Lubna en tête, parce qu'elle a cette force de caractère dans la vraie vie. On avait déjà travaillé ensemble sur *Adam* et je savais de quoi elle était faite, je savais qu'elle allait comprendre Mina.

Le tournage a été très dur pour elle : pendant que Mina perdait la vie, Lubna a découvert que son père était gravement malade. Tout s'est passé très vite, malheureusement, et elle a perdu son père le dernier jour de tournage. Lubna avait suivi un régime pour maigrir et incarner Mina de la manière la plus vraie possible : elle voulait maigrir avec le personnage, elle voulait sentir la mort dans son corps et c'est ce qu'elle a fait. Lubna a été d'un courage extraordinaire de vivre en parallèle l'agonie de son personnage et la fin de vie de son père. C'était très dur, mais il y avait une forme de poésie dans cette situation, comme si elle accompagnait son père à distance, comme si elle vivait la mort avec lui. Lubna est une comédienne fantastique, elle s'investit sans compter. Elle ne sait pas faire dans la demi-mesure, elle ne fait pas semblant, elle donne tout. Son travail sur ce film a été d'une grande intensité.

Evoquons maintenant Ayoub Missioui qui joue Youssef : il est jeune, beau, talentueux. Lui aussi défend magnifiquement un rôle où les dialogues sont rares.

Au début, on se dit que c'est un beau jeune homme, et puis non, il n'est pas que ça : Youssef a de la profondeur, de la sensibilité, il a beaucoup de qualités derrière son apparence de jeune premier. Youssef est également généreux, comme quand Mina l'accuse d'avoir perdu un tissu alors qu'il sait que c'est elle qui l'a caché mais qu'il ne dit rien, par grandeur d'âme, car Youssef est au-dessus de ces mesquineries, il est à la hauteur d'Halim. C'est là que Mina comprend que Youssef est un homme bon et qu'il veut le bien de son mari. Mina réalise que ce serait beau que ces deux hommes soient ensemble, elle comprend ça au fur et à mesure, comme nous spectateurs. Ayoub a 25 ans et il a beaucoup de maturité pour son âge. On a énormément travaillé et discuté en amont du tournage et j'ai pu apprécier son épaisseur humaine. Il est beau, certes, mais ce n'est pas juste une beauté physique, loin de là.

Vous êtes très courageuse de faire un tel film.

Je crois qu'il y a parfois des choses nécessaires à exprimer, des histoires qui doivent être racontées et pour lesquelles je ne me pose même pas cette question du courage, à partir du moment où on le fait avec vérité et conviction.

Le désir, l'amour, ne devraient pas être objets d'interdit ou de scandale. Il n'y a rien de plus beau que l'amour entre les êtres.

Exactement. Malheureusement, au Maroc, l'homosexualité est punie par l'article 489 du code pénal. La peine peut aller de 6 mois à 3 ans de prison. L'homosexualité est non seulement un tabou mais elle est considérée comme un crime ! Cette loi est affligeante et je pense qu'il faut s'insurger pour qu'elle soit abolie, au Maroc et dans d'autres pays, dire les choses et ne pas avoir peur.

Par sa beauté, son intelligence, sa délicatesse, votre film peut-il faire évoluer les regards dans les sociétés qui condamnent l'homosexualité ?

J'ai l'espoir que oui. Partager l'expérience d'un personnage dans un film, se laisser porter par une histoire, ça aide à mieux les comprendre, et peut-être que comprendre permet d'accepter, de changer son regard. Quand les regards évoluent, la société évolue aussi, et les lois suivent ensuite. Il est donc très important de raconter des histoires comme celle d'Halim parce qu'elles peuvent faire bouger les choses à l'intérieur.

Finalement, *Le Bleu du caftan* est un film sur la liberté ?

Complètement, c'est un film sur la liberté d'être qui on est, d'aimer qui on veut aimer, homme ou femme. Et c'est surtout un film sur l'amour, car l'amour englobe tout ça.

MARYAM TOUZANI

Née à Tanger, Maryam Touzani passe son enfance dans sa ville natale avant de poursuivre des études universitaires en journalisme à Londres. Passionnée d'écriture, elle retourne au Maroc après ses études et y travaille comme journaliste, se spécialisant dans le cinéma du Maghreb. Rapidement, elle ressent la nécessité de s'exprimer à travers ses propres films.

En 2008, elle écrit et réalise un documentaire pour la première journée nationale de la femme au Maroc, une date importante pour le pays ; d'autres documentaires suivront...^[SEP]**QUAND ILS DORMENT** (2012), son premier court-métrage de fiction, sera projeté et primé dans de prestigieux festivals à travers le monde, remportant un total de dix-sept récompenses.

En 2015, son deuxième court-métrage, **AYA VA À LA PLAGES** continue sur la même voie, remportant quinze prix. Grâce au très acclamé **MUCH LOVED** (2015) du réalisateur Nabil Ayouch, sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes, elle approfondit son expérience en collaborant étroitement avec le réalisateur, travaillant sur le développement du scénario et participant au tournage à différents niveaux. Peu de temps après, elle co-écrit avec Nabil Ayouch son dernier long métrage, **RAZZIA** présenté en compétition au Festival International du Film de Toronto et qui représentera le Maroc aux Oscars. Dans **RAZZIA**, où elle interprète également un des rôles principaux, elle se retrouve de l'autre côté de la caméra pour la première fois.

ADAM le premier long métrage de fiction de Maryam Touzani, fera sa première mondiale en sélection officielle au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard. Le film sera ensuite sélectionné dans des festivals de renom tels que le Festival International du Film de Toronto, Le Festival International du Film de Karlovy Vary, Le Festival International du Film de Rotterdam, Le Festival International de Palm Springs, Le Festival International du Film de Chicago, Le American Institute Film Fest, entre autres, et remportera 30 prix à ce jour. Il sera également vendu dans plus de 20 pays.

En 2019 Maryam devient membre de l'Academy des Oscars. La même année, **ADAM** sera la sélection officielle du Maroc pour la course aux Oscars dans la catégorie du meilleur film étranger. Il représentera également le Maroc aux Golden Globes.

En 2021, elle entame le tournage de son deuxième long métrage, **LE BLEU DU CAFTAN**, qui est aujourd'hui présenté au Festival de Cannes dans la section Un certain Regard.

LISTE ARTISTIQUE

MINA: LUBNA AZABAL

HALIM: SALEH BAKRI

YOUSSEF: AYOUB MISSIOUI

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice : Maryam Touzani

Scénario : Maryam Touzani **avec la collaboration de** Nabil Ayouch

Producteur : Nabil Ayouch

Co-Producteur : Amine Benjelloun

Co-Producteurs associés : Sebastien Schelenz, Mikkel Jersin

Directrice de la Photographie : Virginie Surdej

Cadre : Adil Ayoub

Chef Monteur : Nicolas Rumpl

Directrice de Casting : Rajae El Jaouhari

Ingénieur Son : Nassim El Mounabbih

Chef Costumière : Rafika Benmaimoun

Chef Décorateur : Emmanuel De Meulemeester - Rachid El Youssefi

1^{er} Assistant Réalisateur : Zakaria Atifi

Une Coproduction : Les Films du Nouveau Monde – Ali n’Productions – Velvet Films – Snowglobe